

Samedi 10 mai 2014

Une Fête de la Culture

sur la colline du Belzé

Ein Fest der Kultur

Dans l'aula du Lycée, le «Cabaret de la Culture» tenait plus du show que de la manifestation officielle! Après le salut des autorités et la présentation de l'association La Culture à St-Michel, quelques artistes invités ont témoigné, en leur qualité d'anciens élèves, de l'impulsion initiale reçue au collège, les guidant vers leur choix artistique. Voici leurs témoignages.

Jacques Biolley, artiste peintre, sculpteur, écrivain

«Faites de la culture! Faites des chansons, faites des poèmes, faites des tableaux, faites des livres!»



Invité à participer à cette «Fête de la Culture», j'ai appris qu'initialement, il avait été question d'intituler l'événement «Journée de la Culture». Personnellement, je préfère l'expression «Fête de la Culture», non pas pour sa connotation festive mais pour son double sens. En effet, on pourrait l'entendre à la manière d'un impératif: «Faites de la culture», autrement dit: «Faites des chansons, faites des poèmes, faites des tableaux, faites des livres».

Un jour, une de mes filles s'est exprimée en ces termes: «Papa,

ce serait triste s'il n'y avait plus d'artistes! Il n'y aurait plus de musique, plus de livres, plus de cinéma, plus de concerts». Ce cri du cœur m'avait frappé. En effet, même si les artistes sont souvent marginalisés, ce qu'ils créent, de génération en génération, constitue un patrimoine immense qui se situe vraiment au centre de la civilisation.

Et le collège St-Michel dans cette prise de conscience? Il a dispensé à des milliers de jeunes ce que l'on appelle une «culture générale». Certains d'entre eux sont devenus architectes, médecins,

avocats, professeurs, etc. Cette «culture générale» leur a permis d'acquérir la sensibilité nécessaire à l'appréciation de l'art sous ses divers aspects, de cultiver une faculté qui n'est pas un luxe, une ornementation ou un privilège de classe, mais qui favorise une ouverture d'esprit, un accès au mystérieux, une capacité d'aller au cœur des choses, une conscience que l'homme est plus grand lorsqu'il cherche à se dépasser.

Durant mes sept années au collège, bien des cours m'ont semblé rébarbatifs, je ne vous

le cache pas. Mes souvenirs les plus marquants concernent les professeurs qui, par leur savoir ou leur charisme, ont formé ma pensée et ma culture. Je pense en particulier aux cours de philosophie du Père Emonet ou à ceux de Casimir Reynaud qui nous initiait avec passion à la littérature française.

Et puis, un matin d'avril 1973, alors que j'avais seize ans, il y eut un cours apparemment décisif puisqu'il a orienté ma vie future. Ce fut un cours de dessin donné par Ignace Ruffieux. A cette époque, je n'étais pas particulièrement intéressé par cette branche.

Durant le deuxième semestre, le programme prévoyait une initiation à la peinture à l'huile. Ce fut une révélation. Les pinceaux, les tubes, la palette, l'odeur de

l'huile de lin, tout cela m'a fasciné dès les premières minutes. Je suis presque entré en transe tant je me suis senti attiré par le mélange des couleurs et la possibilité de suggérer des lumières sur ce tableau qui, en l'occurrence, représentait quelques grappes de raisin et une bouteille de vin. Mes camarades de classe croyaient que je m'amusaiss de façon théâtrale à m'enthousiasmer, alors que mon exaltation était bien réelle. Cette découverte produisit en moi un tumulte qui allait me pousser le jour même à me lancer dans cette voie... Quelques mois plus tard, un atelier m'était devenu nécessaire, tant ma chambre était envahie par cette nouvelle activité.

Si je relate cette anecdote, c'est pour témoigner qu'au sein d'une certaine routine scolaire, il peut

y avoir des fulgurances, des éclats de lumière, des découvertes cruciales. Cela m'amène à exprimer le vœu qu'il soit possible à tout un chacun de développer une certaine sensibilité artistique durant l'adolescence, cela par le biais de cours qui ne seraient pas simplement de petites récréations, mais une part importante de la formation et de l'acquisition d'une culture générale.

Je sais que le collège St-Michel s'efforce de proposer nombre de découvertes culturelles, telle, entre autres, la participation à des spectacles, des représentations théâtrales, opéra, etc. Je gage même qu'il existe toujours, au sein du corps professoral, de ces figures charismatiques qui laissent à leurs élèves un souvenir marquant et savent ouvrir des horizons insoupçonnés.

Cela m'amène, pour terminer ce témoignage, à évoquer le peintre Armand Niquille. De 1947 à 1977, c'est-à-dire pendant trente ans, il a professé au collège St-Michel comme maître de dessin. Ses cours étaient certes atypiques et ne répondaient peut-être pas aux normes de la didactique, mais personne n'a oublié la figure étonnante de ce sage qui, lors des jours de congé (à l'époque c'était le jeudi), accompagnait bénévolement, les quelques collégiens touchés par la passion des «beaux-arts». À sa manière, Armand Niquille transmettait ce message: «Forgez votre âme, faites de la peinture!» En somme: «Faites de la Culture!».



Jacques Biolley, Christoph Riedo et Bernard Schumacher (modérateur) sur la scène de l'aula

Christoph Riedo, Barockgeiger und Musikwissenschaftler



«Während meiner Konzerte kann ich der alten Musik und damit auch der Kultur unserer Vergangenheit neues Leben einhauchen und ein zahlreiches Publikum erreichen.»

Als Kind sang ich in der «Maîtrise de Fribourg» mit und als Jugendlicher war ich Mitglied des Jugendorchesters Freiburg – zwei Institutionen, die von ehemaligen Schülern des Kollegiums gegründet wurden. So bin ich also früh in eine «Kultur am Kollegium St. Michael» eingetaucht.

Als ich als Schüler dieser Schule das Fach Musik belegte, traf ich in Herrn Pio Pellizzari auf einen begnadeten Lehrer, der überdies Assistent an der Universität war. Sicher gab sein ausgezeichnete Unterricht den Ausschlag dafür, dass ich mich später der Musikwissenschaft zuwandte.

Ich begann das Studium dieser Wissenschaft, genauer der Musikgeschichte, an der Universität Freiburg, wobei ich weiterhin Geige spielte und auch dieses Instrument studierte. Ich setzte meine Ausbildung sowohl in der Musikologie als auch in der Kunst des Violinspiels in Basel, Genf und Mailand fort. Nach diesen universitären Studien hatte ich das grosse Glück, am Forschungsprojekt «Musik der Schweizer Klöster» teilnehmen

zu können. Schlagartig konnte ich jetzt das machen, was mir zusagte: die Verbindung der Musikgeschichte und deren Wiederbelebung in der Praxis. Als Forscher beteiligte ich mich an der Redaktion und der Publikation von Beiträgen zur Musik in Freiburg, Einsiedeln und Mailand. Es gehört allerdings einerseits zu meinem Los als Wissenschaftler, dass sich dafür leider nur ein sehr eingeschränkter Kreis von Kennern interessiert; andererseits kann ich während meiner Konzerte der alten Musik und damit auch der Kultur unserer Vergangenheit neues Leben einhauchen und ein viel zahlreicheres Publikum erreichen.

Im gerade gezeigten Kurzfilm konnten Sie in einer Sequenz eine Musik hören, welche in ihrem Stil nicht der heute gängigen Barockmusik entspricht. Es ist die Musik eines Komponisten, der hier in Freiburg zu Beginn des 17. Jahrhunderts Franziskanermönch war, eine Musik also, die seit sicher mehr als drei Jahrhunderten nicht mehr gespielt wurde und die ich zusammen mit den Mitgliedern meiner Mu-

sikergruppe wieder entdeckte. Der Musikdruck aus der Bibliothèque nationale in Paris ist mittlerweile online einsehbar und wir wussten nur, dass ein Felicianus Suevus Franziskaner in unserer Stadt war und dass er die 1651 in Innsbruck gedruckten Kompositionen komponiert hatte. Wir machten uns also an ihre Interpretation ohne zu wissen, was daraus resultierte, und entdeckten schliesslich die Schönheit dieser Musik.

Zwei Episoden, an die ich mich gut erinnere, zeigen auch, wie am Kollegium mein Interesse für ein Musikstudium gefördert wurde. Die Proben des Jugendorchesters fanden immer am Freitagabend von 18 bis 21 Uhr statt. Sie können sich sicher vorstellen, wie mir an diesem Abend jeweils nach einer intensiven Studienwoche die Konzentration fehlte. Zudem hatte unsere Klasse am Freitagnachmittag eine Stunde Schwimmen, was meine Arme stark beanspruchte. Nach zwei Monaten konnte ich an den Proben nicht mehr mithalten. Als Musiker, der in mehreren Ensembles aktiv war,

bat ich also die Schulleitung, mir die Schwimmstunde zu erlassen – wie einem Klassenkameraden, der Spitzensportler war.

Ich bekam Dispens, was meine musikalische Konzentration spürbar verbesserte.

Als zweites ist mir aus dieser Epoche sehr präsent, dass man als Kollegiumsschüler ein ermässigttes Abonnement von der Konzertgesellschaft erwerben konnte. Ich nutzte dieses Angebot von 1994 bis 1996, und so bekam ich beispielsweise die Gelegenheit, hier in Freiburg das Konzert eines russischen Orchesters zu besuchen, das Werke von Schostakowitsch spielte, jenes sowjetischen Komponisten des 20. Jahrhunderts, dessen

Musik die Leiden unter dem stalinistischen System widerspiegelt. Dies war eine unglaubliche Erfahrung! Meine Ohren hörten und meine Augen sahen diese Musiker «life», die uns ihre Kultur, die eines Landes hinter dem damaligen «eisernen Vorhang», brachten. Ich sah die mit metallenen Saiten bestückten Instrumente und hörte ihren so eigenartigen Ton, ich beobachtete die Gesichter der Violin- und Violoncellovirtuosen der berühmtesten russischen Schule der damaligen Zeit, Gesichter, auf welchen einige Spuren von Traurigkeit auszumachen waren. In diesem Moment spürte ich wahrhaftig die Schönheit der sowjetischen Musikkultur, und dies dank des

Angebots des Kollegiums St. Michael.

Als Musikwissenschaftler, der mit Freude und Emotion Musik hört und zugleich deren Fundamente versteht, habe ich gerade ein afrikanisches Lied gehört, dargeboten vom Chor des Kollegiums. Ohne ein grosser Kenner zu sein, habe ich das sehr einfache harmonische Schema wahrgenommen und dabei gemerkt, dass es sich um das gleiche handelt, das bei uns in Europa in der Zeit der Renaissance weit verbreitet war. Wie überraschend und spannend ist dieser Kulturtransfer: ein bei uns in Europa im 16. Jahrhundert bestbekanntes harmonisches Schema ist in Afrika heute noch sehr verbreitet!

Nicolas Rossier, comédien, co-directeur du Centre dramatique fribourgeois – Théâtre des Osses

«Le théâtre doit continuer à faire œuvre de culture et, si celle-ci est mise en valeur par un enseignant convaincu, il trouvera sa fonction première, qui est celle d'un moment de réflexion collective.»

Lorsque Nicolas Renevey, mon ancien prof de biologie, m'a contacté pour participer à cette journée, il m'a dit que mon parcours artistique représentait (je le cite) un exemple pour les collégiens d'aujourd'hui. Bien qu'il ait certainement dit cela pour me convaincre, cette petite phrase m'a fait réfléchir. Pour m'amuser j'ai alors compulsé mes anciens carnets semestriels et agendas

hebdomadaires pour y relire certaines notes des professeurs et proviseurs divers que j'ai pu côtoyer au collège St-Michel. Je vous les cite au hasard:

– ce bavard impénitent commence sérieusement à m'énerver.

Ou encore:

– il faut constamment avoir l'œil sur Nicolas qui, avec ses commentaires acerbes, dérange la classe et sème le trouble.



Ou surtout, j'en ris encore et j'en ai un peu honte:

– les énormes réserves de patience dont je fais preuve à l'égard de Nicolas arrivent bientôt à épuisement ...

Comme quoi, voyez-vous, malgré ces commentaires, on peut quand même, des années plus tard, être cité comme exemple, le tout étant de trouver sa voie et de savoir ce que l'on veut.

Mon amour et ma passion du théâtre ne sont pas nés au collège, mais bien avant. À l'époque, je fantasmiais devant le personnage de Zorro, j'avais le masque et la cape, l'épée je l'avais perdue dans un étang des Franches Montagnes – elle doit y être encore – et je rêvais de devenir comédien.

Cette passion a bien fait rire mes parents jusqu'à l'entrée au collège où ils se sont aperçus que, malgré les années, elle ne diminuait pas, bien au contraire.

À ce moment-là, ils ne riaient plus beaucoup et ils ont encore moins ri lorsque je leur annonçai ma décision de quitter l'université pour entrer à l'École nationale supérieure d'art dramatique du Théâtre National de Strasbourg. Cela bien entendu, dans le but de poursuivre ma quête de l'épée de Zorro!

Le collège fut pour moi un passage et le bagage que j'ai pu y emmagasiner m'a néanmoins été utile plus tard, à l'exception des asymptotes mathématiques dont j'ignore aujourd'hui encore à quoi elles peuvent bien servir. C'est par

le collègue que j'ai pu connaître le TPR (Théâtre Populaire Romand) et je me souviens notamment d'une représentation mémorable de la Princesse Brambilla qui m'a fait voir qu'un autre théâtre était possible. Je me souviens aussi d'une poussive représentation d'une pièce d'Arthur Miller où les acteurs avaient été en quelque sorte livrés en pâture à la meute de collégiens excités et bourgeonnants que nous étions...

Le collège m'a permis d'y jouer deux beaux rôles, l'un dans Pirandello, un auteur que j'aime encore, l'autre dans Giraudoux, un auteur que je trouve toujours pénible et poussiéreux.

Et les souvenirs que j'ai de nos longues soirées de répétitions sont encore vivaces. Le théâtre au collège était également pour nous, les garçons, l'occasion – je vous rappelle que le collège n'était pas mixte – de rencontrer des filles et, qui plus est, de devoir si la scène le demandait, les enlacer, voire même les embrasser... Il faut savoir respecter la volonté de l'auteur!

En fait, le théâtre au collège, c'était le bon plan drague. Il m'a permis de rencontrer des filles ou garçons qui, comme moi, ont fait plus tard le saut dans la piscine professionnelle. Je citerai Adrienne Butty, Anne Dumas, Nalini Salvadoray, Esther Marmarbach et, bien entendu, ma compagne artistique, Geneviève Pasquier, avec qui je co-dirige depuis peu le Centre dramatique fribourgeois - Théâtre des Osses.

Mon regret est peut-être de ne pas avoir rencontré au collège un enseignant animé par ce même amour du théâtre. J'aurais aimé un professeur qui nous emmène voir des pièces en dehors des heures de cours pour nous faire découvrir tel metteur en scène, tel auteur ou tel texte.

Je profite de cette tribune pour dire qu'au Centre dramatique fribourgeois – Théâtre des Osses, j'accueillerai volontiers, même en soirée, les enseignants et leurs élèves venus voir un spectacle de notre prochaine saison pour en débattre avec eux après la représentation.

Le théâtre doit, de par sa fonction, continuer à faire œuvre de culture et, si celle-ci est mise en valeur par l'enseignant convaincu qui cherche à faire partager sa passion à ses élèves, nul doute qu'outre le fait qu'un bol de culture ne fait de mal à personne, on redécouvrira la fonction première du théâtre qui est celle d'un moment de réflexion collective.

Et accessoirement, pour moi, une recherche constante de cette fameuse épée de Zorro, que je ne désespère pas de retrouver un jour!

François Yang, réalisateur de cinéma, Paris

«Ce qui personnalise l'être vivant est ce qui demeure après sa mort, et qu'est-ce qui personnalise mieux un être que son art ou sa culture?»

A l'époque des Jeux Olympiques de Pékin, en 2008, je réalisai pour la Télévision Suisse Romande le documentaire «Rêve de Chine». Je ne connaissais alors pratiquement pas la Chine, le pays de mes origines, que j'ai découvert lors de ce tournage.

Pourquoi avoir choisi cet extrait-là plutôt qu'un autre parmi les nombreux documentaires que j'ai réalisés ces dernières années? Parce qu'il constitue le parcours initiatique de deux jeunes filles venues de la campagne helvétique, «expatriées» en Chine par les circonstances familiales. A un moment crucial de leur existence, elles se heurtent à la question: «Que vais-je faire de ma vie?» Pour trouver une réponse, elles partent en Chine et vont se perdre à la découverte d'elles-mêmes.

C'est pourquoi, j'encourage les jeunes à partir à l'étranger pour se confronter à une autre culture, côtoyer des gens totalement différents, baigner dans un mode de vie inconnu, s'y perdre pour mieux s'y retrouver, et paradoxalement, pour apprendre à mieux

connaître sa propre culture, à mieux s'identifier soi-même, à savoir qui l'on est.

C'est en quelque sorte l'expérience cruciale vécue par ces jeunes filles, expérience que j'ai faite moi-même durant mes années de collègue. Avant le bac, je suis parti un an à l'étranger, non pas en Chine, mais aux États-Unis.

Là-bas j'ai pratiqué quotidiennement de la photo, du théâtre; dans le cursus du programme scolaire, les branches culturelles ont une place prépondérante, une heure étant consacrée chaque jour à ces disciplines. Pour être honnête, il faut que je précise que je me trouvais non loin d'Hollywood dans un contexte où l'on poussait les jeunes à s'impliquer personnellement dans la culture. Imaginez le niveau artistique atteint dans ce domaine par des jeunes gens qui, durant quatre ans, faisaient du théâtre tous les jours! Les producteurs hollywoodiens puisaient dans ce vivier leurs futurs comédiens. Cela m'a fortement influencé dans mon choix de faire du cinéma plus tard.



À cette époque, j'ai également vécu une année vraiment difficile. J'ai perdu un être très cher, mon frère, qui était aussi élève à St-Michel. Je me suis posé beaucoup de questions sur ce que j'allais faire de ma vie.

C'est alors que j'ai commencé à prendre des photos. Je me disais que ce geste permet d'immortaliser l'instant présent, et je pouvais l'empêcher de sombrer dans le néant, et disparaître à jamais. J'étais obsédé par cela. Je demeure persuadé d'ailleurs que l'art de manière générale est ce qui reste après la mort. C'est notre trace, notre civilisation! Ce qui reste de mon frère décédé, ce sont ses poèmes, ses dessins, non pas les factures ou d'autres documents administratifs.

Ce qui personnalise l'être vivant est ce qui demeure après sa mort, et qu'est-ce qui personnalise mieux un être que son art ou sa culture?

Si j'avais été plus conscient de cela comme élève, je me serais

davantage impliqué dans les cours de dessin à St-Michel! Quoi qu'il en soit, à mon retour d'Amérique, je savais que je voulais faire un métier artistique et mes professeurs m'ont encouragé dans cette voie, même de manière indirecte, par l'ouverture qu'ils donnaient dans leurs cours, comme ceux de philosophie de M. Georges Savoy, parce que faire du cinéma, c'est regarder le monde avec un peu de distance - par une sorte de «fenêtre» platonicienne - et s'interroger à son égard. Mon maître de français, M. André Chenaux, m'a encouragé à écrire des textes chaque semaine et un germe de culture théâtrale m'a été insufflé par ma professeure, M^{me} Anne Dumas, qui préside en ce moment même à la mise en scène du Théâtre St-Michel et Ste-Croix. Ces personnes ont apporté leur brique à l'édification de mon projet de faire du cinéma.

Je tiens aussi à remercier le collègue de m'avoir accordé un congé pour assister au Festival du Film de Fribourg. Ce festival est une ouverture sur le monde, une découverte de films magnifiques, des films non pas hollywoodiens mais intimistes qui parlent d'autres horizons, nous font voyager dans d'autres univers culturels. C'est finalement là, la source de mon désir de faire découvrir d'autres aspects du monde au public par le cinéma. J'ai alors questionné quelques réalisateurs présents cette année-là: comment fait-on du cinéma? Je me souviens de la réponse de Mme Dominique de Rivaz,

cinéaste et scénariste: «Ne fais surtout pas de cinéma, c'est la galère, fais autre chose!» ce qui ne l'a pas empêchée de gagner le prix du Cinéma Suisse avec «Mein Name ist Bach» quelques années plus tard. En revanche, le réalisateur sud-africain Johan Blignaut, malheureusement décédé aujourd'hui, m'a conforté dans mon choix en expliquant: «Faire un film, c'est comme gravir une montagne, soit on reste en bas à contempler la magnificence de sa grandeur, soit on se met en route vers le sommet et on marche, on marche... Peut-être un jour la cime sera-t-elle atteinte, ou pas? L'essentiel est d'avoir essayé».

Si j'avais quelques regrets à exprimer par rapport au collègue, ce serait celui de ne pas y avoir découvert la culture cinématographique par la projection aux élèves de quelques chefs-d'œuvre anciens. Quand je suis arrivé à l'École cantonale d'Art de Lausanne, j'ai découvert tout un pan de l'histoire du cinéma qui m'était inconnu. De vieux films magnifiques de réalisa-

teurs prestigieux auxquels je n'avais pas eu accès. C'est par mes études de cinéma que j'en ai eu connaissance et j'ose espérer que le programme scolaire culturel actuel prévoit d'y goûter pour éveiller l'intérêt des élèves.

Une dernière anecdote: c'est aussi au Festival du Film de Fribourg que j'ai vu quelques années plus tard un film taiwanais intitulé Yi Yi, de Edward Yang, qui m'a fortement marqué. C'est une histoire de famille compliquée, que je ne veux pas résumer ici, mais dans laquelle un petit garçon photographie les gens de dos. Il prend ainsi ses voisins en photo et à son père qui lui demande pourquoi il photographie le dos des gens, il répond: «Je photographie le dos des gens parce que les gens ne peuvent pas savoir comment ils sont de dos». Pour moi, le cinéma, c'est exactement cela: montrer ce qui est invisible, faire découvrir des situations, des paysages, des mondes inconnus et offrir ainsi à chacun un miroir de soi-même.



Le Cabaret à bretelles » du Théâtre St-Michel et Ste-Croix